

Yves Citton

## **La numérisation du monde radiographiée par le temps long des sciences sociales**

Wendy Hui Kyong Chun est l'une des intellectuelles les plus reconnues à l'échelle planétaire pour son travail sur les media numériques, la programmation, la gouvernance algorithmique, l'intelligence artificielle, et les problèmes de genre et de racialisation qui y sont liés. Oratrice invitée dans les institutions et les colloques les plus prestigieux du moment, elle dirige actuellement le Digital Democracies Institute at Simon Fraser University de Vancouver au Canada, après avoir enseigné une quinzaine d'années à Brown University (USA) et avoir été invitée dans de nombreuses universités à l'international. Ceci est le premier livre permettant au public francophone de découvrir ses recherches, qui restent à ce jour virtuellement inconnues en France, alors même que les ouvrages de ses pairs (Lev Manovich, Sherry Turkle, N. Katherine Hayles, Benjamin Bratton, Kate Crawford, Shoshana Zuboff, Jussi Parikka) commencent finalement à connaître des traductions chez des éditeurs audacieux (C&F éditions, Les presses du réel, T&P Publishing, UGA éditions, Zulma).

S'il s'inscrit bien dans le champ général des *media studies* s'attachant à comprendre ce qui nous arrive d'absolument inédit depuis une cinquantaine d'années avec la diffusion à large échelle des appareillages de computation numérique mis en réseaux mondialisés, son travail s'y distingue par au moins trois dimensions qui le rendent encore plus crucial à découvrir de toute urgence : son inscription dans des problématiques et dans des revendications féministes ; sa vive conscience des conditionnements colonialistes et racistes qui structurent nos usages et nos compréhensions du numérique ; sa capacité à mobiliser le temps long des sciences sociales pour radiographier certaines tendances inquiétantes de la reconfiguration de nos socialités sous l'effet de la computation.

Wendy Hui Kyong Chun parvient à mener ces trois tâches de front parce qu'elle aborde ces questions à partir de compétences résolument pluralistes et profondément transdisciplinaires. Son double cursus d'études en ingénierie (*Systems Design Engineering*) et en humanités (littérature anglaise) l'ont rendue capable d'ouvrir les boîtes noires techniques du hardware et du software pour les éclairer des lumières de la *French Theory* et des *Cultural Studies*, suritaminée de théories décoloniales et des audaces de la *Media Theory* nord-américaine. Ses analyses ont le (trop rare) mérite de pouvoir disséquer au scalpel les couches de fonctionnement de nos appareils numériques ainsi que leurs algorithmes de programmation, tout en les réinscrivant dans l'histoire au long cours des herméneutiques littéraires, des épistémologies du social, des théories du management, des luttes féministes ou des mécanismes de racialisation. Chacune de ses interventions, écrite ou orale, vise au cœur d'enjeux socio-politiques sensibles discutés au moment de leur publication, pour les reconfigurer depuis une perspective inédite, profondément informée d'une somme énorme de travail, de lectures et de recherches empiriques, recadrée dans le temps long d'une histoire pluriséculaire des sciences sociales, située depuis sa position de femme (dans un monde d'ingénieurs encore structuré par le patriarcat) d'origine asiatique (dans un monde où les associations entre Asie et computation font pulluler des stéréotypes néo-orientalistes).

\* \* \*

Les cinq livres qu'elle a publiés à ce jour constituent des interventions majeures, qui ont à la fois anticipé et redirigé nos façons communes d'envisager les relations compliquées tissées par les « nouveaux media » entre les circulations de l'électricité, de l'information, des affects, des marchandises (matérielles et immatérielles), du pouvoir politique et des oppressions sociales. On y trouve à chaque fois un même souci de *déplier* aussi pédagogiquement que possible (*ex-plicare*) l'ingénierie sous-jacente aux mécanismes de dominations *tramées dans* (*im-plicare*) l'enchevêtrement d'usages médiatiques qui redimensionnent constamment nos modes de co-présence à autrui en nous *pliant et repliant* les un-es avec les autres (*com-plicare*) de façons toujours plus vertigineuses.

Dans *Old Media, New Media: A History and Theory Reader* (Routledge, 2005, dirigé avec Thomas Keenan, avec une nouvelle édition en 2015), elle apportait une contribution synthétique et importante au développement d'une « archéologie des media » qui remet en cause l'historicité linéaire sur laquelle se base (généralement implicitement) l'histoire commune de nos technologies de communication. Parler de « nouveaux media » charrie généralement l'imaginaire d'une (inévitabile) substitution de l'ancien (forcément obsolète) par l'innovant (forcément plus efficient), alors qu'une étude légèrement décalée révèle non seulement la persistance des couches précédentes juste sous la surface du vernis plus récent, mais aussi la multiplicité des voies de développements indissociablement techno-socio-politiques entre lesquelles chaque moment historique doit et peut s'orienter de façon réfléchie, loin du cliché d'un déterminisme linéaire et nécessairement progressif qu'essaient d'imposer les agents sociaux intéressés à maintenir ou conquérir leur part de profit, de privilège et de pouvoir social.

Avec *Control and Freedom: Power and Paranoia in the Age of Fiber Optics* (MIT Press, 2006), elle participait de cette vague de théoricien·nes nord-américain·es (avec Alexander Galloway, Eugene Thacker ou McKenzie Wark) qui ont réarticulé les nœuds entre protocoles algorithmiques et pouvoir politique, entre liberté et contrôle, entre réseaux et décentralisation, entre transparence et paranoïa. En mettant ce dernier concept (dans ses dimensions psychanalytiques, psychiatriques, herméneutiques) au cœur de son analyse, elle posait déjà les bases de ce que les dernières années ont discuté sous les termes de « complotisme », « infox » ou « post-vérité », à partir de l'intuition que « paranoïa et publicité se chevauchent constamment au sein de notre vie quotidienne », et que « la paranoïa s'est désormais déplacée du domaine du pathologique à celui de la logique » (p. 1). Bien davantage que d'une crédulité naïve (propre aux bas-fonds ignorants des multitudes), le « conspirationnisme » vient du haut de nos gouvernements (qui agitent à tout propos la menace « terroriste » ou qui promeuvent les bio-carburants pour résoudre la crise climatique), du cœur de nos technologies (qui réalisent effectivement des formes de surveillance ubiquitaires jusque-là propres aux imaginaires délirants<sup>1</sup>) et de la persistance du suprématisme blanc (qui identifie toute peau noire à un criminel en puissance) – avec pour intuition finale que « la paranoïa ne répond pas à un pouvoir omniscient et omnipotent, mais plutôt à un pouvoir ressenti comme défaillant – pourri et inadéquat, toujours en décomposition » (p. 301).

Dans *Programmed Visions: Software and Memory* (MIT Press, 2011), elle resituait l'agentivité du code et de la programmation dans une double plongée. La plongée était *historique*, rappelant que les premières « computers » avaient été des femmes, employées pour les basses tâches de manipulations de données, de câbles et de calculs (avant d'être évincées de l'historiographie comme des postes à responsabilités de la programmation devenue « informatique »). La plongée était aussi *phénoménologique*, dévoilant les multiples couches de software nécessaires à médier l'accès de « l'utilisateur » (mâle blanc en position

---

<sup>1</sup> Sur ce point, voir aussi Jeffrey Sconce, *The Technical Delusion : Electronics, Power, Insanity* (Duke University Press, 2019).

de maître) aux « données » (multicolores passivement offertes aux désirs de jouissances). L'histoire et le fonctionnement de ces médiations très particulières que sont les GUI (*graphical user interfaces*, permettant à un non-programmeur de bénéficier des merveilles de la programmation) révèle que, « en même temps que nos interfaces deviennent plus "transparentes" et visuelles, nos appareillages deviennent plus denses et plus obscurs » (p. 176), plus impénétrables et plus aliénants. Le pouvoir d'agir que ces interfaces nous donnent sur le monde et ses représentations – un pouvoir très particulier au sein duquel le code écrase toute possibilité d'écart entre législation et exécution – se paie au prix d'un sentiment croissant d'ensorcellement, dû à l'opacisation de fonctionnements machiniques toujours plus complexes et enchevêtrés, au point que même les rédacteur·ices de programmes en arrivent à perdre toute vision claire de l'ensemble des processus déclenchés.

*Updating to Remain the Same: Habitual New Media* (MIT Press, 2016) complétait cette première trilogie en se focalisant sur les dimensions temporelles et expérientielles de nos usages sociaux des media numériques. Au constant besoin de « mise à jour » du software, du hardware et des utilisateur·ices, fréquemment dénoncé par les critiques de l'obsolescence programmée, le livre ajoute une lecture très originale des temporalités propres à la notion d'« habitude » numérique, revisitée ici d'un point de vue à la fois sociologique (*habitus*, disposition) et anthropologique (mode d'habitation d'un milieu). Nos PC, smartphones et autres media en réseaux demandent à être analysés non seulement pour ce qu'ils « nous font » (qui peut être parfois traumatique), mobilisant notre attention sur ceci ou cela, mais aussi pour ce qu'ils « nous font prendre l'habitude de faire » (sans requérir la moindre attention consciente de notre part). La numérisation computationnelle du monde médiée par des plateformes organisées selon les dynamiques de la compétition capitaliste instaure des recompositions progressives aussi bien que des à-coups brutaux de nos relations sociales, dont le discours dominant – celui des *usages* – sous-estime à la fois les puissances de bifurcation ouvertes aux utilisateur·ices (*users*) que l'*usure* pathogène qui leur est imposée, laquelle n'éclate en plein jour que quand la corde finit par lâcher (*burn-out*, *shitstorm*, lynchage numérique, autodestruction).

L'ouvrage le plus récent de Wendy Hui Kyong Chun, *Discriminating Data: Correlation, Neighborhoods, and the New Politics of Recognition* (MIT Press, 2021), illustre de façon emblématique le geste archéologique à travers lequel elle s'ingénie à tracer des filiations de long terme qui font de nos technologies innovantes des lieux de résurgences (voire d'exacerbation) de discriminations héritées du passé, par la médiation de sciences sociales (eugénisme, sociologie urbaine, psychologie) aussi racistes et sexistes que les pratiques computationnelles d'aujourd'hui sont supposées être neutres parce que numérisées. À partir d'une connaissance intime – et politiquement engagée – de toute une série de références philosophiques familières aux lecteur·ices francophones (Foucault, Deleuze, Derrida, Lacan, Althusser), le livre étudie simultanément trois terrains superposés, celui de l'ingénierie des big data, celui des archives des sciences sociales du XX<sup>e</sup> siècle et celui des guerres culturelles contemporaines, pour en tirer une série de propositions analytiques qu'on pourrait résumer à travers les points suivants :

1) Le développement du capitalisme de plateforme met en place des régimes de socialité inédits, que nous peinons à comprendre mais qui se caractérisent globalement par une inversion : on passe d'une connexion par *likes* à une nouvelle forme de ségrégation par détestation.

2) Pour comprendre les mécanismes sous-jacents de cette inversion, il faut étudier de plus près l'origine du principe d'*homophilie* (assemblage du même au même) qui régit les agrégations opérées par les algorithmes de recommandation et qui a émergé historiquement à l'occasion de recherches sur les quartiers de mixité raciale. L'archive d'une étude classique de Lazarsfeld et Merton est revisitée, pour montrer a) comment l'homophilie a été privilégiée par

les lectures ultérieures aux dépens de l'hétérophilie (systématiquement négligée), et pour montrer b) que Lazarfeld et Merton ont eux-mêmes cuisiné leurs données pour en tirer des leçons que diverses autres données auraient pu fortement contester, recontextualiser, recadrer. Ainsi la notion d'homophilie est suspecte dès son origine, et ses utilisations actuelles révèlent de biais et de problèmes bien antérieurs au numérique.

3) Une autre source historique des méthodes aujourd'hui identifiées au traitement des big data – les méthodes faisant primer les corrélations sur les causalités – est elle aussi retracée dans une « science » suspecte du tournant du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle : l'eugénisme. Dans leur conception comme dans leurs effets, les big data apparaissent comme une forme d'eugénisme mise au goût du jour algorithmique – les « biais » racistes ou sexistes fréquemment dénoncés dans les résultats des Intelligences Artificielles (IA) ne relevant pas simplement d'une série d'accidents (*a bug*), mais d'un trait constituant (*a feature*) de l'approche mobilisé pour le traitement des données.

4) De même la socialité des media sociaux est-elle basée sur des injonctions et des attentes d'authenticité qui ne datent pas de ces réseaux numériques, mais qui doivent être replacés dans une continuité plus ancienne, que le livre retrace dans la montée de la télé réalité à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. La figure de Donald Trump est analysée comme conduisant directement de sa *persona* médiatique (maître du jeu de *The Apprentice*) à ses performances présidentielles, ses comptes Facebook ou Twitter relayant parfaitement une construction antagoniste de l'authenticité que les algorithmes héritent de la télévision.

5) Au fil de ces analyses, c'est la notion même de « reconnaissance » qui se trouve mise en question, de par le rôle de fixation des identités qui lui est implicite (on *re*-connaît quelque chose de déjà-connu, de pré-identifié). Le livre ne se gargarise pas de considérations métaphysiques sur la « différence », mais plonge dans le fonctionnement des appareils et des programmes de computation, pour y montrer tout à la fois la nécessité et les dangers d'un monde organisé sur la base de « reconnaissance automatique » de patterns, de séquences de caractères ou de visages.

À partir de ces enquêtes de fond sur les notions clés d'homophilie, de corrélation, d'authenticité et de reconnaissance, le livre multiplie des analyses plus ponctuelles et plus directement liées à l'actualité (Trump, QAnon, les querelles sur les modèles climatiques), avec une réflexion particulièrement actuelle revisitant les liens entre technologies numériques et paranoïa, qui faisaient l'objet de sa première monographie. Nous vivons une époque de *Red Pill Toxicity* (« toxicité de pilule rouge »), en référence à la fable du film *The Matrix* qui invitait les éveillés à prendre une pilule rouge pour découvrir la réalité de la réalité, masquée par les simulacres de la société du spectacle dont le complot omnipotent nous gave de pilules bleues. L'attitude (hyper-)critique des pouvoirs en place, qui a longtemps été la prérogative de la gauche radicale, se trouve désormais réappropriée par une extrême-droite qui sait magistralement exploiter les habitudes des socialités homophiliques de plateformes pour fonder la reconnaissance des valeurs dominantes (suprémacistes) sur une authenticité toxique, basée sur la détestation (légitime) de gouvernements défailants, pourris, inadéquats et en décomposition.

\* \* \*

Les quatre articles choisis par Wendy Hui Kyong Chun pour donner un premier aperçu de son travail au public francophone – en attendant la traduction de ses monographies – traversent l'ensemble des livres évoqués ci-dessus. Le premier chapitre, « Sur la sourcellerie, ou le code en tant que fétiche », donne un argument central de *Programmed Visions* en s'interrogeant sur le statut de cette chose très bizarre que nous avons pris l'habitude de

désigner par le nom de « code », chose dont l'efficacité pragmatique relève tout autant de la sorcellerie que de la circulation de l'électricité.

Le deuxième chapitre, « La race comme technologie, ou comment faire des choses avec la race », déplace les questions techniques de codification et de classement du côté des formes historiques de racialisation, avec une première rencontre entre les corrélations des big data et les discours eugénistes qui feront le cœur de *Discriminating Data*. Les opérations de catégorisation et de reconnaissance s'avèrent participer d'une opérativité performative qu'Austin avait mise en lumière dans son ouvrage se demandant *Comment faire des choses avec des mots*. À l'heure où la numérisation du monde s'enorgueillit de pouvoir sentir, quadriller, classer et computer chaque centimètre carré de notre planète et chaque instant de notre expérience, il est crucial de comprendre la performativité inhérente à tous nos gestes de classement, qui sont autant de baptêmes (par identification), de mariages (par ressemblance), des déclarations de guerre (par opposition) ou des condamnations à mort (par occultation) – et les mécanismes de racialisation offrent sans doute le terrain le plus dramatique et le plus instructif pour approcher les dangers de cette performativité.

Le troisième chapitre, « Le Big Data en tant que drame », traverse des questions traitées dans *Updating to Remain the Same*, pour déplacer en direction de revendications collectives les problèmes liés aux big data, que les débats récents limitent trop souvent au cadre étroit et individualisé des atteintes à la vie privée (*privacy*). En envisageant le Big Data comme un drame, c'est-à-dire comme une assignation de rôles à jouer sur une scène publique, ce chapitre revisite nos conceptions des médias de masse, pour montrer à quel point ce qui se poste sur les réseaux numériques défie nos distinctions préexistantes entre l'individuel et le collectif, l'adresse personnalisée et la publication. Ces éclaircissements théoriques prennent dramatiquement chair dans l'analyse de l'activisme des migrant·es sans papiers qui postent des vidéos à travers le collectif DREAMers, où ils défendent leur cause commune en risquant leur déportation personnelle.

Le quatrième et dernier chapitre, « Sur les modèles hyporéels, ou le changement climatique mondial : un défi pour les humanités », prend à bras le corps les problèmes de modélisation que pose tout forçage des boîtes noires de la computation. On comprend facilement les suspicions légitimes que suscitent les modélisations en une époque où les belles équations du développementisme économique s'avèrent carboniser notre seule planète commune, au bénéfice temporaire d'une humanité essentiellement blanche. Une légitime critique de la collection de données, des modalités d'identification, de catégorisation, de classement et de computation, ainsi que de la gouvernementalité algorithmique – dont les opérations à la fois nourrissent et justifient l'élaboration de modèles théoriques basés sur des patterns de corrélations – tend en effet, auprès de certains milieux adeptes de la *Red Pill Toxicity*, à disqualifier toute modélisation et tout tenant-lieu représentatif (*proxy*) comme relevant de l'imposture, de l'enfumage et de la manipulation.

Or notre capacité d'agir – si possible préventivement – face à la catastrophe climatique en cours repose dans une large mesure sur la confiance accordée aux modèles hyper-complexes (et donc légitimement discutables) concoctés par les scientifiques du GIEC. Même si les climato-sceptiques n'ont plus guère le vent en poupe, l'attitude d'hyper-criticisme indiscriminé pousse à un rejet trop facile des argumentaires basés pourtant sur des études aussi rigoureusement menées que possible – avec pour effet de conforter un *statu quo* suicidaire mais temporairement favorable aux inerties de la domination suprémaciste. Faire un point serré sur l'incontournable nécessité de produire des modélisations théoriques et de raisonner à l'aide de *proxies*, tout en faisant la part des non moins incontournables dangers inhérents à leurs opérations de construction, voilà ce qu'accomplit ce dernier chapitre, où la notion d'« hyporéal » vient compléter notre compréhension du traitement des big data comme de nos habitudes numériques.

Mis ensemble, ces quatre textes éclairent de façon unique et saisissante les implications sociales de la programmation, dans les multiples façons qu'ont ses codes de commander nos perceptions des phénomènes de race, de genre et de climat. En mobilisant le temps long des sciences sociales pour radiographier la numérisation du monde, Wendy Hui Kyong Chun construit ses analyses depuis une position que, dès la conclusion de *Programmed Visions*, elle situait *in medias res* (« au milieu des choses ») (p. 175-180). Quoique puissamment théorique, son approche est toujours soucieuse des *choses (res)* que nous faisons, fabriquons, manipulons, subissons à travers nos prouesses d'ingénierie et nos appareillages numériques. Ces choses ne sont jamais isolées, de même que nous sommes toujours davantage un « nous » collectif qu'un « je » individuel face à elles. Ce sont des choses qui, avec nous, composent un *milieu*, en tant qu'elles opèrent toujours comme et à partir d'*intermédiaires (in medias)*. Ces choses qui font milieu avec nous par les médiations de nos habitudes permettent de toucher du doigt ce que sont – ou mieux : ce que font – ces étranges objets que nous appelons *media*. Qu'il faille se tourner vers le temps long des sciences sociales pour mieux comprendre le fonctionnement de ces *media*, et pour transformer nos comportements envers les questions de climat, de genre et de race – *in medias race*, écrit-elle – voilà sans doute le message le plus général et le plus urgent à tirer de cet ouvrage.